L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 11 AOUT 1883. 56me Année

Dufour, Donnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post office at New Orleans, As Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI. 11 AOUT 1883.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an (Renferme deux feuilletons.	$2 00

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$2 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

(Renferme deux feuilletons.)

Supplément de L'ABEILLE.

Voir le supplément de l'ABEILLE pour les annonces de ventes de propriétés par le sollecteur de taxes d'Etat.

VENTES DE CE JOUR

PAR LE SHERIF—A la Bourse d'ascen 8 Charles, en certaine moresque ou portion de terre ensemble av ajes bâtisses et ainsi ratisses qui s'y trouvent, dans le Premier District de cette ville, dans l'îlot borné par les rues Annunciation, Edward, (maintenant Melpomène) Constance et Terpsichore, composé de quatre lots de terre.

PAR ROGER MURPHY, constable.—A la Bourse d'ascen St Charles, rue St Charles, tous les droits, titres et intérêts de Sophia Gerling, veuve de Jacob Kohlman maintenant femme de Frederick Mutrate, à un certain tiet ou carré de terre avec les ameliorations sui s'y trouvent, situé dans le Premier District de cette ville dans l'îlot borné par les rues Commune, D'Hémécourt Rendon et l'Avenue Hagan.

L'Exposition de 1884 à la Nouvelle-Orléans.

NOUVEAU PAS EN AVANT.

Comme nos lecteurs l'ont appris, hier matin, la grande entreprise de l'Exposition de 1884 est entrée dans une nouvelle phase. Le comité des 40 a compris qu'il en fallait finir avec le système des réunions de comités et sous-comités, où chacun arrive avec une idée, qu'il n'a pas pris la peine de mûrir, qu'il expose à tout hasard, et qui, les trois-quarts du temps, se trouve traversée par une autre idée toute contraire, tout au moins inattendue; où les discussions enfin succèdent aux discussions, sans que les affaires progressent. Il a compris que, dans une entreprise si vaste, si compliquée, si difficile à embrasser dans une vue d'ensemble, plus difficile encore à saisir dans les mille détails qui la composent; qui exige autant de rapidité dans l'exécution que dans la conception; qui demande, tout à la fois, un puissant esprit d'initiative, une volonté de fer, une promptitude pleine de ressources à l'épreuve de tous les obstacles, il fallait une direction unique, une forte tête qui conçut, un bras puissant qui exécutât. Il a cru trouver tout cela dans le major Burke, le propriétaire du *Times-Democrat*; il n'a pas hésité à le nommer directeur-général de l'Exposition de 1884, et, à notre sens, il a eu raison.

Mais, nous n'avons pas pour tâche de mettre en relief la personnalité de M. Burke. Nous nous occupons de lui, parce que son nom se trouve mêlé à la mesure la plus grave prise jusqu'ici par le comité d'organisation, et que sa nomination, comme directeur-général de l'Exposition, nous semble être une des garanties de succès pour cette grande entreprise. Ne nous hâtons pas, du reste, de le féliciter de sa nouvelle mission; elle est rude, elle est périlleuse; les besoins sont immenses, les ressources très limitées, les précédents écrasants. Si notre Direction pouvait disposer de millions, comme celle de Louisville, avec les éléments exceptionnels que nous possédons, d'ailleurs, personne ne douterait d'une éclatante victoire, mais elle n'a même pas encore encaissé les fonds qui sont de la plus absolue nécessité pour achever les travaux les plus indispensables; elle les obtiendra, nous n'en doutons pas, ou lui fournira même au delà de la somme stipulée, mais cela suffira-t-il? Et les grandes Expositions ne sont-elles pas, comme ceux aux yeux de qui c'est précisément le superflu qui est nécessaire?

Nous ne croyons pas que la Nouvelle-Orléans puisse rivaliser avec les magnificences de l'éclairage électrique de Louisville; il nous faudrait pour cela faire des dépenses folles, que l'état de notre caisse ne nous permettra probablement pas. Nous pouvons, néanmoins, prendre notre revanche sur un autre terrain, —sur celui des fêtes publiques.

Si l'on veut bien suivre, jour par jour, le compte-rendu de ce qui se passe à Louisville, depuis l'ouverture, on sera frappé d'une certaine uniformité qui se manifeste déjà dans les occupations et les visites de chaque journée, dans les distractions et les plaisirs de chaque soirée. L'Exposition est grande et belle, elle est bien aménagée, bien disposée, mais elle est toujours la même, et il ne faut pas que, le visiteur soit nécessairement condamné à contempler le lendemain, exactement ce qu'il a vu, la veille; ceci est l'affaire des hommes spéciaux et, là, comme en toute autre chose, ils forment l'exception, la petite minorité.

Au point de vue des fêtes, nous n'avons rien à redouter. Une direction sachant tirer parti des ressources que nous tenons à sa disposition, peut faire, parmi nous, de véritables merveilles. Mais quelle activité dévorante il faut à l'homme ou aux hommes qui assument la lourde responsabilité de tenir constamment en éveil, pendant quatre ou cinq mois, les avides curiosités de milliers de visiteurs, dont une bonne partie ont vu les capitales de l'Europe et sont blasés d'avance sur les spectacles du jour et les divertissements de nuit qu'on leur promet!

La question d'emplacement est incontestablement une des plus difficiles à résoudre. La Nelle-Orléans ne ressemble à aucune autre ville. Peu profonde, elle s'étend sur la rive gauche du fleuve sur une longueur immense, et, d'une extrémité à l'autre, elle meurt un espace que couvrent bien peu de capitales.

Où placer le rendez-vous général assigné à notre population, aux milliers de visiteurs qui afflueront parmi nous, et de quelle adroite façon arrivera-t-on à abréger les distances, toujours fatigantes sous un climat comme le nôtre? Celui qui résoudra le difficile problème de l'emplacement de l'exposition aura bien mérité de la métropole.

Et maintenant que la Direction générale est installée, que l'organisation est complète et permanente, la période d'activité commence. Seize mois nous séparent encore de l'époque où se fera l'ouverture solennelle. Il faut que les architectes se mettent à l'œuvre, que les plans abondent dans les bureaux de la Direction; il faut que les terrains se défrichent, que les constructions commencent, que des légions d'ouvriers soient engagés et remuent, tout à la fois, la terre et la brique, manient le marteau et le rabot; il faut qu'une immense correspondance commence et s'entretienne entre notre ville et les différentes parties du monde, spécialement, du continent américain; il faut s'assurer le bon vouloir, l'appui de tous les grands journaux de l'Est, du Nord, de l'Ouest, du Far West et du Sud des Etats-Unis; il faut que, des bords de l'Atlantique à ceux du Pacifique, des glaces du Canada à la Terre de Feu, tous les Etats répondent à notre appel, et viennent prendre part à notre fête de l'industrie.

Les promesses de coopération ne nous manquent pas jusqu'ici, mais on ne nous tiendra parole, soyons-en bien convaincus, qu'autant que nous saurons tenir constamment en haleine ceux sur l'assistance de qui nous comptons.

C'est là une œuvre de géant; elle requiert toutes les activités, toutes les énergies, toutes les prévoyances, toutes les habiletés, toutes les séductions même que l'on peut imaginer dans le plus intelligent de tous les hommes, dans la plus brillante des Directions. Pourquoi n'aurions-nous pas tout cela?

Quant à nous, nous voyons commencer cette immense entreprise avec la plus parfaite confiance, et nous avons dans le succès une foi profonde, ardente, que nous serions heureux de voir partager par les populations qui nous entourent.

M. Hippolyte Vix, de la grande maison Carithers & Cie., négociants en liqueurs, au No. 27 de la rue Carondelet, est parti, hier, pour New-York, où l'appellent les affaires de la maison. Il sera de retour parmi nous dans trois semaines. Ses nombreux amis sont allés lui serrer la main à la gare du chemin de fer.

WEST-END.—Samedi, c'est le jour où M. Gorman prétend attirer deux fois la foule à son théâtre, et comme jusqu'ici il y a réussi, nous ne voyons pas pourquoi ce succès ne se continuerait pas.

Pour le mieux garantir d'ailleurs, *Patience* est sur l'affiche, et l'opérette de MM. Gilbert et Sullivan (rien du pugiliste) compte parmi les pièces les mieux interprétées par la troupe de West End. Rose Temple, Marie Rose, M. Figman et les autres y font florès, et quoique toutes ces mélodies là aient été entendues bien des fois, on en redemande le bis avec une persistance et un ensemble tels que les sujets ont presque à chanter deux fois la partition.

Ils ne s'épaumonnent pas cependant à ce jeu là; toujours ils sont prêts, et ce n'est pas chez M. Gorman qu'on ferait relâche par indisposition. Tout ce monde là paraît être d'acier.

Aussi aujourd'hui ils chanteront à la Matinée et à la soirée, et le soir comme le matin vous les verrez dispos, ardents ainsi que pour une première.

Rappelons que l'entrée est gratuite aux Matinées, le samedi et le mercredi.

LA PLACE WASHINGTON.—Les Commissaires de ce square nous prient d'informer le public qu'en raison de la maladie d'une personne résidant dans le voisinage immédiat de la Place Washington, le concert annoncé pour ce soir est renvoyé indéfiniment.

WOLFEVILLE, N. C.—Le Dr J. C. McLaughlin dit "J'ai employé "Brown's Iron Bitters" pour le vertige, et il me semble que je suis devenu un nouvel homme."

Le Foyer Créole (paroisse St-Jacques, Louisiane) du 8 août:

Depuis le 10 juillet, ici, sur notre bout de côte, nous avions eu à peine une heure de pluie, et depuis huit jours, au moins, nous nous ne voyions plus de nuage au ciel: le soleil y régnait en maître. Tout était littéralement roti. Ces rosées abondantes qui, naguère, développaient avec tant de puissance la sève des plantes, on n'en trouvait presque plus de traces.

Enfin, lundi après midi, grâce à Dieu! un orage est venu. Le thermomètre, qui, depuis quelques jours, marquait 95° et même 95° à l'ombre, est descendu subitement à 80°. La pluie est tombée pendant un quart d'heure. C'est peu de chose, mais c'est un bon commencement, car nous espérons bien que cet orage sera suivi d'autres à bref délai.

Non pas que nous souhaitions voir revenir les pluies continuelles de Mai et de Juin; non, les riziers nous en voudraient de nous souhaiter intempestifs; mais quelques bonnes ondées feront tant de bien aux cannes, aux savanes qui sont brûlées par le soleil et même à une grande partie du riz qui est moins avancés que le reste de la récolte.

Prions donc Dieu de nous envoyer quelques fortes ondées, autrement il serait à craindre que plusieurs de nos planteurs de St. Jacques ne se voient contraints de suivre l'exemple de ce planteur qui, dépréjes les dires du *Sugar Bowl*, serait forcé de renoncer à rouler cette année, et pourtant sa plantation compte 300 arpents de cannes.

—La coupe de riz est déjà commencée depuis quelques jours sur la rive droite, notamment sur l'habitation de Messieurs Guidry. A la fin de la semaine dernière, on comptait déjà sur ce point mille sacs prêts à être expédiés en ville.

Tout s'annonce bien pour la récolte, mais les riziers n'ont pas trop hâte de commencer leurs travaux.

—Nous avons lu, avec le plus vif intérêt, la lettre de M. P. N. Lapice, de St-Jacques, au *Times-Democrat*. Nous partageons son opinion au sujet du choléra, dont les germes, dit-il, sont portés par les eaux courantes, comme celles du Mississippi.

M. Lapice a observé, pendant le choléra de 1832, que, tant que ces esclaves ont pu boire de l'eau de pluie, aucun n'a été atteint. Mais vint une sécheresse et ils durent avoir recours à l'eau du fleuve: presque aussitôt un grand nombre tombèrent malades et moururent.

Dans l'article que nous publions sur le choléra à notre première page, M. Lapice verra que ses observations sont corroborées par celles du célèbre docteur Gregor.

—On nous a communiqué, cette semaine, une partie des listes de la souscription ouverte à St-Jacques pour l'Hôpital de Charité de la Nouvelle-Orléans. Comme on peut déjà le voir par ce premier tableau, notre paroisse occupera un rang respectable quand sera dressée la liste générale.

Voici des chiffres qui valent mieux que des paroles:

Produit de la Foire donnée à l'Eglises St-Michel	$600 00
Don fait par le Jury de Police	200 00
1er Ward, liste de M. Adam Isidore	11 25
2e " " " P. D. Pertuit	61 50
3e " " " B. M. Webre	49 50
4e " " " Eug. Webre	41 50
5e " " " Gandet & Gendron (libreux)	60 90
6e " " " Omer Richard	21 00
" " " Billon & Himel	58 00
Total	$1,151 75

—Jeudi dernier, M. Willis opérateur du télégraphe, ainsi que les autres employés du chemin de fer qui étaient stationnés dans le switch, près du Couvent du Sacré Cœur, ont plié bagage et sont allés se fixer sur l'habitation Burnside. On nous dit qu'un groupe d'ouvriers employés à niveler la voie, va sous peu venir planter ses tentes dans nos parages.

11—On a des idées ridicules au sujet des pergolas. Il est dangereux de fatiguer l'estomac, de rêvo nuoner les intestins, d'affecter le système nerveux avec de violents remèdes. La nature a donné un échantillon dans la fameuse source de Seltzer, de ce qu'exige un système bienx, constipé pour lui faire du bien, et, dans le "Tarrant's effervescent Seltzer Aperient" la science s'est joint à la nature pour combiner de précieux ingrédients de la fontaine allemande sous une forme portative. Cette puissante boisson saline altérante purifie le sang et tous les fluides du corps. A vendre par tous les droguistes.

A la porte d'un bureau de tabac:

—Entrez donc!

—Non, merci, je ne fume pas....

—Allons, pour une fois, vous me permettrez bien de vous offrir....

—Enfin, puisque vous le voulez... Mais, si vous permettez, je prendrais deux timbre-poste.

La *République Française*, du 27 juillet, rend compte, en ces termes, d'une des séances importantes de la Chambre lors des débats sur les conventions avec les compagnies de chemins de fer—débats dans lesquels M. Clémenceau a joué un rôle qui lui a valu, de la part du grand journal de Paris, une critique assez sévère:

La méfiance n'est pas une chose mauvaise en soi, et dans la direction de notre conduite, elle peut nous rendre des services signalés. Il y a une condition à cela, cependant, c'est que nous ne soyons pas méfiants à ce point d'être dupes de notre propre méfiance. Cette vérité, qui nous paraît incontestable, nous est, plus d'une fois, revenue à l'esprit dans la séance d'hier, en écoutant l'honorable M. Clémenceau condamner, à son tour, les conventions, de très-haut et sans appel. Par trois, quatre fois, il est monté à la tribune, et toujours, en dépit de son ardeur, de la surbaisse enflammée de son éloquence, toujours il nous a donné l'impression qu'il y était poussé, à cette tribune, par une sorte de force inconsciente à laquelle il obéit sans bien savoir où elle le mène.

Ses vues, ses desseins, sa façon de comprendre et de servir la République ne sont point les nôtres; mais cela ne nous a pas empêchés de rendre maintes fois hommage aux incontestables qualités de son esprit. Eh bien, hier, de très-bonne foi, nous nous sommes demandé si cet esprit est bien un esprit politique, et si, malgré son dédain apparent de l'effet, sa parole sobre et même un peu sèche, le respect de la réalité qu'il fait sans cesse paraître, M. Clémenceau n'est pas avant tout et exclusivement un parleur habile, un dilettante d'un genre particulier qui, sous des apparences tranchantes et raides, ne prend un vrai et sérieux plaisir qu'aux bagatelles du bien-dire.

Car il n'y a pas à le nier, M. Clémenceau parle bien et chose caractéristique, l'éloquence semble chez lui être en raison inverse de la rigueur ou de la justesse des pensées. Plus il déraisonne, plus il est abondant, acharné, vivant, plus il semble pénétré de son sujet. Dans ces moments-là il excelle à ressasser la même idée sans la laisser voir trop nettement, et il réussit à créer cette illusion chez son auditoire, qu'il avance alors qu'il ne fait que piétiner sur place. Ni hésitation, ni répétition, ni rien qui trahisse l'embarras ou même le vide de son esprit. Les mots surtout faciles, nombreux, cinglants, comme s'ils n'étaient pas au service de la pensée, et en réalité ils ne révèlent à l'observateur attentif que le goût sincère mais immodéré de l'orateur pour l'agitation. En ces rencontres on dirait en vérité que M. Clémenceau se soucie beaucoup moins de résoudre la question même qu'il traite que de discréditer, au hasard et en gros, une politique qu'en son âme et conscience, nous n'en doutons pas, il juge funeste. Hier, par exemple, il a semblé même à ses amis qu'il parlait littéralement pour ne rien dire.

La discussion des conventions, comme la veille, était restée sur le terrain stratégique. Encore elle a été fort vive.

Soudain, en effet, M. le président de la commission des chemins de fer ayant dit, qu'il s'étonnait du silence gardé la veille par M. le ministre de la guerre, celui-ci est monté à la tribune. Où écoute. Le ministre de la guerre (M. le général Thibaudin l'affirme) a eu ce moment dans les mains tous les éléments de la mobilisation. Tout l'ailleurs, un programme a été arrêté. Ce n'est pas du jour au lendemain qu'il peut être réalisé. Enfin, M. le général Thibaudin ajoute que les conventions ne nuisent en rien à la défense nationale.

Cette déclaration ne suffit pas à M. Clémenceau. Il demande à M. le ministre de la guerre des explications complémentaires. Et d'abord, deux questions 1° M. le ministre de la guerre préfère-t-il le régime de l'Etat au régime des Compagnies? 2° Les conventions permettent-elles de mettre en état les lignes stratégiques dont, d'ici dix ans, l'utilité pourra être reconnue? Une seconde fois, M. le général Thibaudin répond: C'est le système des grandes Compagnies qui nous offre le plus de garanties quant à l'avenir, on a demandé tout le possible. Mais M. Clémenceau n'est pas encore content et se plaint de la "réponse embarrassée" du ministre. Puis, chose vraiment merveilleuse, le voici qui, avec la plus parfaite désinvolture, déclare qu'il a posé à M. le ministre de la guerre une question à laquelle, il le savait, celui-ci était dans l'impossibilité de répondre.

Alors, c'était un piège! a dit une voix. M. Clémenceau a protesté; mais, vraiment, quel nom donner au procédé de l'honorable député? et ne sommes-nous pas en droit de dire qu'il n'est pas digne d'un chef de parti, puisque celui-ci ne pouvait en espérer aucun résultat? Mais M. Clémenceau est lancé; il ne s'arrêtera pas. Partout il signale des ambiguïtés, des équivoques. Bien mieux, il soupçonne ses collègues de n'avoir pas regardé une carte avant de voter les conventions. C'est là un acte monstrueux, et, si n'est par mieux de livrer, comme on le fait, le conseil supérieur des chemins de fer aux Compagnies.

Cette foie, c'est M. le ministre des travaux publics qui répond à M. Clémenceau. Il est ému, pre que indigné, mais se contient. Tout de suite, sans préambule, il va au fait. M. Clémenceau a dit que les Compagnies sont maîtresses du conseil supérieur des chemins de fer au ministère de la guerre. Or, sait-on par combien de membres les Compagnies sont représentées dans ce conseil? Par deux membres, et tous les deux sont des ingénieurs de l'Etat sortis de l'Ecole polytechnique. Les vingt autres membres sont des officiers de l'armée de terre et de mer et des ingénieurs de contrôle. On voit d'ici la figure qu'ont faite devant ces paroles catégoriques de M. le ministre des travaux publics les arguments captieux et les sophismes taquins de M. Clémenceau.

L'effet sur l'Assemblée a été très grand, et de longues salves de bravos ont salué pour ainsi dire chaque phrase de l'orateur. Sur les autres points, il n'a pas été moins concluant. Il est en mesure d'affirmer, par exemple, qu'en six heures on peut organiser un nombre de trains militaires égal à celui dont pourrait disposer la puissance militaire la plus grande de l'Europe. Et puisqu'il a été interrogé sur les lignes stratégiques à créer, il faut connaître à la Chambre que sur l'Est toutes les lignes, sans exception, ont le caractère stratégique. Sur le Lyon, il y en a trois, etc.

La Chambre a fait une véritable ovation à M. le ministre des travaux publics.

Quand votre femme sera malade, quand vos enfants seront indisposés et menacés du choléra infantile, quand vous vous sentirez épuisé, employez "Brown's Iron Bitters".

La production des métaux précieux a été, en 1882, aux Etats-Unis, de $30,964,958, en or, et de $31,400,792, en argent, qui ont été déposés dans les hôtels des monnaies et dans les bureaux d'essai pour y être frappés ou renvoyés en lingots à leurs déposants.

Sur les dépôts d'or, $5,600,000 ont été payés en lingots pour l'usage de l'industrie, le reste a été frappé; $1,400,000 ont été fournis par des raffineries particulières pour l'usage des fabriques.

De la production totale de l'argent, $15,750 ont été exportés, $5,994,000 ont été fournis par les hôtels des monnaies et les bureaux d'essai aux fabricants et aux raffineries particulières, et $24,700,000 ont été frappés.

Le prince Lucien Bonaparte reçoit, du gouvernement anglais, une pension annuelle de 250 livres sterling pour les services rendus par lui à la littérature.

Le prince Lucien est un des philologues les plus distingués de notre époque. M. Gladstone, en prenant la défense de cette pension, à la Chambre des Communes, a dit: "Parmi les travaux du prince, il faut citer la publication de l'Evangile de St Mathieu en 21 langages différents, qui est un chef-d'œuvre de précision et d'exactitude; la publication du chant des "Trois Enfants", en 71 dialectes de la langue basque; celle de la parabole du "Semeur", en 72 langages et dialectes." Le prince Lucien a passé presque toute sa vie en Angleterre.

De l'éminent Dr C. C. Clark, Oswego, N. Y.

"Le Celery & Liquid Beef Tonic est de beaucoup la meilleure des préparations de ses genre—*nourriture et tonique*—dont j'ai jamais fait usage. A la personne qui souffre de maladies aiguës, ou aux convalescents, il est impossible de vu ses qualités nourrissantes et fortifiantes. N'en achetez pas d'autres de votre droguiste.

Nous lisons, dans l'*Economist*, de New-York:

La Compagnie de l'Union de l'Ouest n'a maintenu son monopole, comme entreprise télégraphique, qu'en absorbant de nombreuses compagnies de moindre importance qu'elle. Elle a, peu à peu, énormément accru ses obligations sous forme d'actions; de telle sorte, qu'avec un capital de $80,000,000, toutes ses propriétés, ses coupons, ses brevets et son matériel, ne s'élèvent pas à plus de $20,000,000. Bien que se faisant des affaires qu'avec un quart de son capital nominal, elle paie pourtant 7 pour cent de dividendes sur toutes ses actions. Cela fait un dividende de 28 pour cent sur son capital réel. Tout cet argent a été gagné sur le public, ses clients ayant formé avec elle un monopole pour la transmission des nouvelles.

Les bénéfices de la Compagnie se sont élevés de $2,625 000 en 1866-67, à $7-118,070, en 1881-82, et ses recettes nettes ne se sont accrues de $6 569,000 à $17,114.000, pendant le même espace de temps.

Il ne faut pourtant pas oublier qu'elle a, en même temps, augmenté ses obligations, et les intérêts qu'elle a à payer, pour l'achat, à des prix élevés, des lignes rivales, auxquelles elle donne 5 pour cent, garanties sur $14,000,000 d'actions; car son matériel ne vaut que $2 000,000.

Grâce à la puissance qu'elle tient de son monopole, elle a peu à peu fait baisser les salaires de ses employés. Comme il n'y a aucune autre compagnie qui puisse les faire travailler, ils étaient forcément à sa merci, bien plus encore que le public qui payait ses communications télégraphiques des prix exorbitants. A la fin, les opérateurs se sont sentis assez forts pour lui résister et lui demander une augmentation de salaires proportionnée à la valeur des services qu'ils lui rendaient. Il est parfaitement juste qu'ils combattent un monopole, en créant eux-mêmes un monopole opposé.

OWASTON, KY.—Le Rév. J. N. Beck dit: "J'ai fait usage du "Brown's Iron Bitters", et le considère comme un des meilleurs cuiques qui existent."

La question des viandes préparées et expédiées au loin, préoccupe actuellement toutes les populations des Etats-Unis. Dernièrement, une dépêche de Scranton, Pennsylvanie, annonçait que bon nombre de personnes y avaient été empoisonnées en mangeant du bœuf préparé à Chicago et expédié, de là, dans cette ville. Les journaux du Nord se sont beaucoup occupés de cette affaire. Voici les rapports les plus véridiques que nous trouvons à ce sujet. Les réflexions suivantes sont tirées de la *Tribune*, de New-York:

Il est difficile qu'il se glisse dans la viande ainsi expédiée quelque quartier de bœuf corrompu. Les animaux que l'on veut tuer sont choisis avec soin. On prend l'heure, le moment le plus favorable pour les abattre. Immédiatement après, on les place dans des wagons réfrigérants. La température du bœuf est réduite rapidement à 38 degrés, et elle est maintenue constamment au même degré jusqu'à ce que la viande arrive dans la ville où elle doit être débitée. A New-York, la viande, ainsi expédiée, passe immédiatement du wagon dans des réfrigérants appartenant aux bouchers en gros ou en détail. Les bouchers en gros l'expédient ensuite dans la Nouvelle-Angleterre et dans les Etats du Centre. Il y a bon nombre de ces dépôts à Baltimore, à Washington, dans plusieurs villes de la Virginie. Les bouchers qui vendent cette viande prétendent qu'elle est préférée par les gens du pays à celle que l'on tue sur les lieux. Ainsi refroidie et conservée avec soin, elle ne peut se corrompre et devenir un poison.

Il est difficile, durant les grandes chaleurs, aux bouchers ordinaires, de conserver longtemps leur viande. Il faut que la bête, aussitôt tuée, soit mise dans le réfrigérant et qu'elle n'en sorte pas, tant que toute la chaleur animale n'a pas disparu entièrement. Si l'on de pas de cette règle, au réveil, le lendemain matin, on commence à se gâter près de l'os, et la corruption gagne de proche en proche jusqu'aux parties extérieures, si glacées qu'elles soient. On s'en aperçoit à la teinte qu'elle prend; il faut alors la jeter. Quand les bouchers trouvent dans leur lot des morceaux si altérés, ils les vendent à de petits détaillants qui les débitent aux pauvres de leur quartier, à prix réduit.

Quelquefois la viande corrompue est soumise à des préparations chimiques qui en enlèvent le mauvais goût et la mauvaise odeur.

Ces cas deviennent de moins en moins fréquents, par suite des règlements sévères établis par le Bureau de Santé de New York.

Voici l'opinion personnelle du Général Geo. Loring, commissaire de l'agriculture, qui préside le Congrès Forestier, de St. Paul Minnesota, sur la question des déboisements en Amérique

"Il n'est pas douteux que, si l'on continue à abattre les bois, comme on le fait actuellement, si l'on ne les protège pas contre les destructeurs, les Etats-Unis se trouveront bientôt sans aucune forêt. Les statistiques et l'expérience le prouvent.

"Non seulement il faut conserver les arbres qui existent encore, mais il faut en planter de nouveaux et encourager les habitants des plaines et des prairies à agir de même.

"Pour garantir les nouveaux arbres, il faut les entourer, et en éloigner les animaux. Il arrive trop souvent que de vastes incendies les dévorent; si ce ne sont pas les incendies, ce sont les animaux qui les rongent.

"Il faudrait établir un Bureau Forestier qui aurait des agents dans chaque Etat. Ces agents auraient pour premier devoir de faire comprendre aux populations combien il est nécessaire de conserver les forêts qui existent et de replanter les arbres qui ont disparu. Malheureusement, nous ne pouvons avoir le contrôle que des terres publiques."

M. Loring voudrait aussi que l'on protégeât les nouvelles plantations de forêts, en établissant un droit sur les bois importés du Canada. Il se passe un fait déplorable dans le Maine. On n'y laisse presqu'aucun arbre grossir; on le vend à mesure qu'il arrive à une certaine hauteur, on en fait des perches à pois et à houblon. C'est là un commerce très productif.

M. Loring ajoute que le gouvernement va bientôt diriger son attention sur les pinèdes du Sud, qui sont elles-mêmes en danger.

Horsford's Acid Phosphate.

Excellents résultats.

Le Dr J. L. Willis Eliot, Ma., dit. Le Horsford's Acid Phosphate me donne d'excellents résultats.

Du 1er juillet 1883 au 30 juin 1884, l'ensemble des forces nationales de la France se répartit ainsi qu'il suit: Armée active: classe de 1882, encore dans les rangs à la disposition de l'autorité militaire: classes de 1881, 1880, 1879 et 1878 sous les drapeaux.

Réserve active: classes de 1877, 1876, 1875 et 1874.

Armée territoriale: classes de 1873, 1872, 1871, 1870 et 1869.

Réserve territoriale: classes de 1868, 1867, 1866, 1865, 1864 et 1863

Les hommes des classes de 1881, 1880, 1879 et 1878 qui n'ont jamais été incorporés—dispensés par situation de famille, dispensés provisoires, soutiens de famille, en sursis d'appel—sont compris dans la catégorie des hommes à la disposition de l'autorité militaire.

Les hommes des mêmes classes qui ont quitté l'armée sans y accomplir cinq ans de service—seconde portion du contingent, engagés conditionnels d'un an, militaires devenus chefs ou soutiens de famille sous les drapeaux—forment la disponibilité de l'armée active.

Les contingents de la marine des classes 1875 et 1874 ne provenant pas de l'inscription maritime figurent en vertu de la loi, sur les contrôles de l'armée territoriale.

Les hommes qui sont entrés au service par engagement volontaire marchent, non avec la classe de leur âge, mais avec la classe de mobilisation qui a été appelée au service dans l'année où ils se sont engagés et qui porte par conséquent le millésime de l'année précédente.

Le 23 juillet, on a eu lieu à Douvres, Angleterre, des essais de tir avec les grands canons destinés à défendre la côte. A une heure, un nuage de fumée s'est élevé du port et de l'endroit où est disposé le "bébé de Woolwich"; une formidable détonation ébranla l'air; l'énorme projectile pesant 17 quintaux parcourut une lieue marine en trois secondes, ricocha deux ou trois fois et disparut dans les flots. La ville de Douvres ressentit une secousse comme pendant un tremblement de terre. Au troisième coup, avec 450 kilo. de poudre, l'effet fut terrible: le projectile pénétra dans la mer dont il semblait suivre la surface comme un énorme cétacé, puis il éclata en produisant une détonation. La ville de Douvres fut ébranlée; les verres du phare, épais de plusieurs centimètres, éclatèrent; d'innombrables vitres des fenêtres de la ville volèrent en éclats.

Les experts ont déclaré les effets très satisfaisants.

Pour purifier les vêtements et la toilette, désinfecter les avec le "Glenn's Sulphur Soap.

Les "Fluke's Toothache Drops" guérissent les maux de dents une minute

Un bien triste accident est arrivé, récemment, dans la rue Dondeauville, à Paris.

Mme Bédu, demeurant rue de La-Chapelle, No 184, traversait cette rue, suivie, à quelques pas, d'une de ses filles, âgée de sept ans environ.

Une voiture d'abattoir, lourdement chargée, s'avançait à ce moment au grand trot.

La mère se retourna et vit que sa petite fille, restée en arrière, allait tomber sous les pieds des chevaux.

Alors elle se précipita au devant de la voiture, et saisissant son enfant par le bras, la rejeta violemment de côté.

La petite fille était sauvée; mais la pauvre femme, entraînée par son élan, tomba à la renverse et l'une des roues de la lourde voiture, que le cocher n'avait pas eu le temps d'arrêter, lui passa sur la tête.

La malheureuse mère, victime de son dévouement, expira aussitôt. Elle laisse trois enfants en bas âge et un mari désespéré.

Association de Bienfaisance des Fils de la Louisiane.

Décédé vendredi, 10 août à 8 1/2 heures P. M., CHARLES F. LITTLEFIELD, membre de la Louisiane. Agé de 40 ans.

Les officiers et membres de cette Association sont requis de se réunir dans leur salle aujourd'hui, samedi, 11 du courant, à 4 heures P. M. précises, pour assister aux funérailles de leur frère.

Par ordre de

A. F. QUÉRÉ, Président.

JOSEPH V. BOFILL, Secrétaire.

SERVICE FUNÈBRE.

Un service funèbre sera célébré lundi prochain, 13 août 1883, à 8 heures précises du matin, à l'Eglise St Maurice (Cimetière) pour le repos l'âme de ANASTASIE JEAN MAUVEZIN. Les amis et les connaissances de la famille sont priés d'y assister.

De la part de son mari, Jean Mauvezin.

10 août—2f

B. TREMOULET,

Rue Decatur, No 7, vis à vis la Poste,

Vient de Bordeaux des meilleurs crus, reçus de maisons de premier ordre.

Sherrées de Duff, Gordon & Co, de Pedro Domecq etc.

Portos de Sandeman & Co. Offley, Cromp & Forrester.

Champagnes de toutes marques en rement.

Vieux Whiskies, Cognacs, Rhums, Genièvres, etc.

Vins de Californie de toutes sortes.

Vin de St-Vincent véritable, etc. etc. etc.

AUX PLUS BAS PRIX.

On demande une Domestique (blanche) pour aller à St Charles, chez un docteur d'en âge moyen et en bonne Sadres et rue Locatur No 16 de midi à 3 heures. Les gages demandés ne seraient pas de quarante sous serait préférée.

11août—1f

BASILE BARES,

No 84 - - Rue Royale - - No 84

Entre St-Louis et Conti.

Grand arrivage de Feutre de toute épaisseur

Et articles pour la réparation des Pianos et Orgues.

Par steamer DUPUY DE LOME, de Havre.

N'attendez pas, si vous avez un vieux Piano chez vous, mais envoyez le à BASILE, qui en fera un bijou neuf à un prix très raisonnable.

Accords et réparations parfaitement garantis

J'offre le plus haut prix du marché aux peaux de la ville et de la campagne qui désireraient disposer de leurs P anos. 17août—

Dr. J. B. Perez,

Médecin et Chirurgien,

D'une expérience de 25 années dans le traitement et le guérison de tous les maux des ORGANES GENITO-URINAIRES et des maux provenant soit des NERFS, soit d'une DÉBILITÉ PHYSIQUE, causée par l'âge ou des abus prématurés. Maladies chroniques traitées avec succès. La maladie de Bright, la gravelle, le catarrhe de la vessie, les douleurs, la spermatorrhée et tous les désordres d'une NATURE PRIVÉE, traitée sans l'usage du mercure, et d'aucune drogue nuisible. Guérisons garanties. Le rétrécissement de l'urètre guéri par un simple mécanisme, sans douleur. Les maladies de femmes et irrégularités de l'organisme guéries promptement. Le "Female Regulating Elixir" du Dr. PEREZ ne s'obtient qu'à son bureau.

No 6 rue South Rampart.

29 mars—3f. 1 an

L'ASSORTIMENT

—DE—

VETEMENTS

DE PRINTEMPS

—POUR—

Hommes, jeunes gens et enfants

que nous confectionnaipt, soixante jours, est maintenant

COMPLET,

et nous invitons cordialement nos CLIENTS et le PUBLIC en général à venir

L'examiner de bonne heure,

afin de permettre aux personnes qui n'ont pas grand temps de bien consulter notre VASTE FONDS DE MARCHANDISES, avant de faire ailleurs leurs achats.

Nous avons publié un

CATALOGUE DE MODES,

que nous distribuons dans nos

lieu de Vente, 81 & 85 rue du Canal, de 8 heures du matin à 6 heures du soir.

LEON GODCHAUX,

Marchand de vêtements et d'articles de toilette,

81, 83 et 85 rue du Canal.

avril—f

Wheeler & Wilson

Silent No 8.

La machine le meilleur marché à acheter

PARCE QUE C'EST

La plus facile à comprendre,

La plus facile à diriger,

Celle qui fonctionne le mieux,

La plus durable,

—AUSSI—

Elle fait le travail le plus perfectionné.

A vendre Comptant ou à des conditions faciles.

WHEELER & WILSON M'F'G Co

103 rue du Canal,

NOUVELLE-ORLEANS, LNE.

Demandez des listes de prix.

11 août—SuDMoJ

ASSURANCES. ASSURANCES.

La Compagnie d'Assurances du Sud,

DE LA NOUVELLE-ORLEANS,

(The Southern Insurance Company of New Orleans.)

(Bureau No 31 RUE DU CAMP), assure aux taux courants les plus faibles, allouant l'escompte habituel, et en outre, distribue à la fin de chaque année 50 o/o (31 décembre)

LA MOITIÉ DES PROFITS

parmi TOUS les assurés. Tout en offrant au public ces très grands avantages, qui la recommandent au patronage de celui-ci la Compagnie est fondée sur les bases permanentes les plus solides, et les assurés ont les plus complètes garanties, le capital ($300,000) restant intact et la charte créant une réserve à laquelle il n'est pas permis de toucher et ce n'est pour le paiement des pertes. Toutes les pertes sont promptement et équitablement réglées et payées.

OFFICIERS DE LA COMPAGNIE.

ERN